

Michel MASŁOWSKI

L'ÉTHIQUE DU POLITIQUE DANS LE ROMANTISME POLONAIS

L'idée était dans l'air. Au moins depuis la Révolution française. L'idée de reconnaître non seulement les droits de l'homme, mais aussi ceux des corps collectifs. En France, dans le sillage de Saint Simon, s'est développé « le socialisme chrétien », soulevant le problème des classes, de l'injustice sociale opposée à l'Évangile. Mais c'est en France également que l'on a parlé du droit des peuples, «des gens », comme on disait à l'époque. En effet, la Convention a failli par deux fois voter une telle loi, et seule la peur des complications internationales en a arrêté le vote¹. Cette idée était encore plus pertinente pour les peuples qui ont perdu leur souveraineté, comme la Pologne. C'est dans ce pays, au cours de la première moitié du XIX^e siècle que l'idée de l'éthisation des relations internationales a eu un essor particulièrement important.

Les racines de cette idée plongent profondément dans la tradition polonaise. Déjà à la fin du Moyen Age, Paul Włodkowic, membre de la commission polonaise au synode de Constance (1414-1418), avait défendu le principe de l'autonomie de chaque peuple indépendamment de sa religion. Il s'était opposé à la christianisation par le glaive et le feu, comme le faisaient à l'époque, avec la bénédiction du Vatican, les Chevaliers teutoniques².

Laissons toutefois le Moyen Age. Il est inutile de rappeler que la Pologne, le plus vaste des territoires européens au XVII^e siècle, a perdu à la suite des partages son indépendance à la fin du XVIII^e, alors qu'elle était en plein effort de réforme. À partir de la date fatidique de 1795 s'est peu à peu mis en place un nouveau paradigme culturel, élaboré surtout dans la période du Romantisme.

Avant de passer à la suite de notre propos, rappelons toutefois que des Français s'étaient également engagés dans le mouvement des idées polonaises de cette période. D'une part Rousseau défendait le principe de la démocratie nobiliaire, régime peut-être anachronique dans la période des absolutismes, mais quelque part prometteur d'une « forme idéale » de

¹ Le projet de la Déclaration du droit des gens fut rejeté par la Convention deux fois (18.6.1793 et 24.4.1795), la seconde fois par une infime majorité et uniquement pour des raisons d'opportunité politique (Barrère en 1793 protestait : « J'invite la Convention à ne pas oublier la position de la France au milieu de l'Europe...»). En effet, le projet de la Charte proclamait notamment (§ 2) : « les peuples sont respectivement indépendants et souverains » ; (§ 15) : « Les entreprises contre la liberté d'un peuple sont un attentat contre la famille humaine ».

² Cf. Ch. Delsol, M. Masłowski (dir.), *Histoire des idées politiques de l'Europe Centrale*, PUF, 1998.

système politique, ce qui était le rêve de l'époque. Ce n'est pas sans raisons que l'on traitera Rousseau de romantique, donnant parfois un accent péjoratif à cette épithète. De fait, c'est le romantisme qui mettra en valeur, malgré tous ses défauts, l'originalité du régime polonais. D'autre part Voltaire, pur et dur défenseur de l'absolutisme éclairé, donnera raison après le premier partage à la tsarine russe Catherine et à son ami Frédéric le Grand. Plus tard, dans la période des désillusions sur le vrai caractère du règne de cette dernière, il n'osera plus reprendre vraiment la question autrement que par la raillerie, même quand ses idéaux intellectuels, qu'il croyait incarnés dans l'impératrice russe, s'écrouleront l'un après l'autre³.

Dans la Pologne en tant qu'entité culturelle (puisqu' politiquement l'Etat polonais n'existait plus), un mouvement d'idées a tenté d'établir les bases d'une nouvelle vision du politique, en engendrant l'idée-force du romantisme polonais, celle d'éthisation du politique, c'est-à-dire de l'établissement des principes des relations internationales sur les bases d'un code égalitaire s'inspirant des Evangiles, et non seulement selon le principe de la force brutale. Nous allons suivre ce mouvement à travers ses trois stades : philosophique, religieux et poétique, pour arriver à l'actualité de cette idée datant de deux cents ans, mais étonnamment moderne, quand on la traduit en termes d'aujourd'hui.

1. LA PENSEE

« ESSAI SUR LA DIPLOMATIE » DU PRINCE ADAM CZARTORYSKI

Le prince Adam Jerzy Czartoryski (1770-1861) est l'une des personnalités les plus étonnantes de l'époque. Fils d'une grande famille polonaise, pris dans sa jeunesse en otage à la cour du tsar par Catherine II, il s'y lie d'amitié avec le futur Alexandre Ier qui le fera ministre après son accession au trône. Il devient par la suite l'un des architectes du Congrès de Vienne (1815), recteur de l'Académie de Wilno (dont l'Université fut l'une des meilleures de cette partie du monde⁴), puis, paradoxalement, pendant l'insurrection antirusse de Novembre (1830-1831), il est élu Président du Gouvernement National. Après son échec, il part en émigration où, installé à Paris dans l'île Saint Louis, il devient pour son parti le « roi *de facto* » de la Pologne. En effet, il continuera une action diplomatique d'une grande envergure

³ Cf. *ibidem*, p. 273 ; J. Fabre, *S. A. Poniatowski et l'Europe des Lumières*, Paris 1952 ; D. Beauvois, Le regard de Voltaire sur la Pologne, in : J. Kloczowski, D. Beauvois, Y.-M. Hilaire, *Regards sur l'indomptable Europe du centre-est du XVIIIe siècle à nos jours*, « Revue du Nord » hors série, Lille 1996, n° 10, p. 31-38 ; M. Tomaszewski, *Mably et la Pologne*, *ibid.*, p. 39-48 ; G. Gengembre, *La pensée contre-révolutionnaire et l'Europe orientale : la Pologne vue par de Bonald*, *ibid.*, p. 57-66 ; S. Fiszer, *L'Image de la Pologne dans l'œuvre de Voltaire*, Oxford, 2001.

jusqu'à sa mort, en fondant par son mécénat de nombreuses associations et institutions, dont certaines fonctionnent encore aujourd'hui⁵.

Pour notre propos, le plus important est son *Essai sur la diplomatie*, écrit en français en 1827 et édité en 1830⁶, où, en digne fils des Lumières, mais empreint déjà des idées romantiques sur le caractère spécifique des civilisations, il tente d'établir « la règle universelle de la diplomatie », c'est-à-dire de la politique internationale, régissant les relations entre les Etats. L'idée-force en est la légitimité des nations, exigeant une éthique des relations entre elles. Déjà en 1803, dans un mémorandum adressé à Alexandre I^{er} il conseillait au tsar de réaliser une paix éternelle en s'appuyant sur le constitutionalisme libéral et le principe de souveraineté des nations⁷. Dans l'*Essai* la nation est présentée comme la seule société naturelle.

Tout d'abord il y constate que malgré le progrès de la civilisation dans tous les domaines, seule la diplomatie est régie par des lois sauvages issues de l'intérêt égoïste à court terme de chaque Etat : « la politique proprement dite, celle qui fixe les relations des Etats, a été, en général, l'ennemie acharnée du genre humain et la cause principale de ses malheurs ». Alors qu'« une politique plus juste, plus généreuse, plus bienveillante, aurait été aussi plus clairvoyante... » (15). Dans l'Antiquité déjà la grandeur de l'Etat reposait sur les vertus civiques (17), or la politique est gouvernée par le principe de l'égoïsme qui « contrarié et réprimé dans le centre des institutions civiles, est allé établir sa résidence pour y décider, libre de toute contrainte, des destinées du genre humain » (18). « Aussi les Etats, dans leurs mutuels rapports, placent-ils la plénitude de leur souveraineté dans la faculté d'être injuste et de nuire sans contrôle » (19). À cet égard « les deux derniers partages de la Pologne furent surtout funestes à la morale politique, en ce qu'ils ne laissèrent aucun doute sur les sentiments et les doctrines des cabinets... »(75).

Cet aristocrate relève ensuite le poids de l'opinion publique, bien plus sensible que celle des cabinets de politiciens, au droit naturel et au droit des *gens* (= des peuples), et souligne la grandeur de la Révolution française : « elle aurait été invincible, si elle avait pu

⁴ Cf. D. Beauvois, *Lumières et société en Europe de l'Est : l'Université de Vilna et les écoles polonaises de l'empire russe (1803 – 1832)*, t. I – II (thèse), Paris – Lille 1977.

⁵ Cf. entre autres : M. Kukiel, *Czartoryski and European Unity. 1770-1861*, Princeton University Press, 1955.

⁶ M. Toulouzain (A. Czartoryski), *Essai sur la diplomatie. Manuscrit d'un philhellène*, Paris, éd. Didot frères - Marseille, éd. Feissat et Demonchy, 1830, 419 p. ; 2nd éd. Paris, éd. Amyot, 1864. Par la suite nous n'indiquerons que le numéro de page de cette seconde édition.

⁷ Le titre en était : « Du système politique que la Russie devrait réaliser » ; comp. A. Walicki, *Filozoficzny romantyzm przed powstaniem listopadowym*, (Le Romantisme philosophique avant l'insurrection de novembre), in : idem, éd., *Zarys dziejów filozofii polskiej 1815-1918*, (Esquisse de l'histoire de la philosophie polonaise), Varsovie, PWN, p. 34.

être conséquente. Mais bientôt l'intérêt, sous des formes hideuses et sanguinaires, avec tous ses vices pour cortège, prit en main une cause qui prétendait établir le règne des principes et de la justice sur la terre. Le général Bonaparte chercha plutôt à profiter de cette direction qu'à la rendre plus conforme à ce qu'elle devrait être... » (77). À la suite il souligne « le cynisme diplomatique que la Révolution a montré (...), que l'Empire a soutenu (...) et qui maintenant se cache sous le système avoué (...) de consacrer toutes les injustices précédemment commises, par un éternel *statu quo* » (79-80).

En parlant du Congrès de Vienne dont il a été un des architectes, il souligne le manque de principe universel derrière le jeu diplomatique et revient à la situation de la Pologne partagée qui « aurait pu devenir pour longtemps l'un des gages de sécurité réciproque entre le Nord, l'Orient et l'Occident » (92).

Des progrès légers sont advenus en ce qui concerne le sort de prisonniers de guerre, mais « l'état de paix ne ramène que l'apparence du calme » car « c'est toujours le règne de la force et de l'intérêt qui continue, mais il est combiné avec le besoin et le fait du repos » (103). Pour conclure sa première partie il revient à l'idée initiale : « Tandis que les sciences, les mœurs, les lois, tout, en un mot, marche et se perfectionne, sous l'égide d'une religion d'amour, dans un monde toujours progressif, la diplomatie seule n'a pas subi de variation dans ses points cardinaux » (108).

Dans la II^e partie intitulée *De la diplomatie telle qu'elle devrait être*, l'auteur s'emploie d'abord à montrer le caractère universel de la justice et de la morale, qui ne reposent pas sur un raisonnement mais sur un consensus universel. À l'occasion il polémique avec Rousseau et l'idée du contrat social : « L'idée de justice n'est pas un résultat du pacte social, comme on l'a prétendu ; c'est elle, au contraire, qui a fait la société » (121) et a établi « nécessairement entre les hommes une société universelle » (122).

Et comme la religion et la conscience enseignent en fait les préceptes de la loi morale naturelle, « la loi chrétienne comme la loi naturelle, parle à tous les hommes et de tous les hommes [...] c'est pourquoi ils forment ensemble l'union, l'assemblée, l'Eglise universelle dont tous, sans exception, nous sommes membres ou comme élus, ou comme candidats d'élection » (124-125). Puisque « le Sauveur a apporté la lumière et la vie au genre humain [...] son Eglise doit représenter cette fraternité universelle... » (132). Mais « tout en proclamant l'universalité de la morale évangélique et naturelle, l'on prétend n'y voir clairement que les obligations d'individu à l'individu ». Or « les nations et les Etats sont soumis au droit naturel », eux aussi (132).

Malgré la fraternité universelle de tous les hommes, « la patrie a droit à un dévouement spécial » (129) en tant que lieu de la solidarité immédiate, pour utiliser les termes actuels ; « cependant cette préférence ne sera juste que si elle ne dégénère pas en partialité aveugle » (146). Ainsi on arrive à la question de la légitimité des Etats, fondée elle aussi sur la loi naturelle et divine. Le but de la vie détermine la situation : « le but de l'existence de l'homme sur la terre n'est pas d'être heureux, mais de se rendre digne du bonheur » (151). Cela n'est possible qu'au sein des nations « qui sont au genre humain ce que les familles sont à ces mêmes nations » et donc « les sections nécessaires, naturelles et primitives de la grande association du genre humain », « uniquement et directement soumises au lien social de toute l'humanité » (155). « Le partage en nations est, pour ainsi dire, d'institution divine, car il aurait lieu sous le régime pur et spontané de la loi naturelle » (157). Et « le caractère principal de la nationalité, c'est une langue commune et plus ou moins régulière » (159) (On aurait tort pourtant de penser qu'il fait allusion à l'identité ethnique, car il s'agit d'une unité culturelle ; historico-territoriale en ce qui concerne p. ex. l'ancienne *Respublica* polonaise). Et il passe de nouveau au problème des partages de la Pologne : « la plus grande transgression que puisse commettre un être moral, c'est de vouloir s'approprier son semblable. L'on ne tue pas une nation à moins de l'exterminer ; mais lui ôter son indépendance, c'est commettre un assassinat moral, en infligeant à la victime le tourment d'une agonie sans fin » (173).

C'est donc la nation qui fonde l'Etat : « les droits d'un Etat, tout respectable qu'ils soient, peuvent enfin être détruits ; ceux d'une nation ne le peuvent jamais, parce qu'elle vit, abstraction faite de l'indépendance politique qu'elle peut avoir perdue, mais dont elle conserve les droits tant qu'elle existe » (178).

Le but final de la diplomatie, que la politique des Etats devrait viser, est le *bien général* (« le devoir de faire le bien et d'empêcher le mal », p. 168). Ses conclusions valent d'être citées plus largement : « la morale chrétienne s'établirait ainsi sur la terre et enfanterait une diplomatie fondée sur la justice, constante dans ses principes et dans ses relations ; et de même qu'il y a dans chaque pays une opinion publique qui impose son gouvernement, de même aussi il s'élèverait une opinion européenne, une opinion chrétienne qui influencerait sur tous les cabinets, qui les forcerait de s'indigner eux-mêmes de toute action perfide et injuste en politique, qui leur ferait entendre (...) le cri terrible de la réprobation » (328).

Malgré la position éminente de son auteur, *l'Essai sur la diplomatie* n'a pas eu une grande audience, en tout cas pas directement. On retrouve toutefois les mêmes idées dans les autres écrits de l'époque, ultérieurs à *l'Essai*. L'historien et politicien radical très connu Joachim Lelewel a introduit lors des combats contre l'armée russe en 1830 la célèbre formule

« pour notre liberté et la vôtre » que les soldats polonais devaient afficher devant les soldats russes. Maurice Mochnacki, critique littéraire et idéologue de l'insurrection a développé l'idée de la primauté absolue de la nation en tant que communauté culturelle sur l'Etat qui n'en est que l'émanation et l'instrument ; il a même formulé une loi sous forme de la proportion inverse : plus l'Etat est fort, moins la nation peut se constituer en tant que communauté culturelle et moins elle est résistante aux vicissitudes de l'histoire. Et pour constituer une nation, transformer un peuple en une communauté culturelle, la seule voie est la prise de conscience, la reconnaissance de son propre être, de son essence, par la voix de la littérature. Et donc une fois de plus la culture, la dimension humaine, éthique de l'homme fonde la société, et non seulement les institutions politiques qui apparaissent comme secondaires⁸.

Qui a été donc l'auteur de l'idée d'éthiser la politique internationale : Czartoryski ?, ou l'opinion générale de l'après-révolution s'exprimant par la plume de ses représentants les plus illustres ? En tout cas après la tentative d'introduire cette idée par le raisonnement, en tant que règle de la politique internationale, elle réapparaît dans la poésie et les cours au Collège de France de Mickiewicz, comme l'idée-force d'une nouvelle chrétienté, objet de foi et programme de vie pour plusieurs générations de Polonais et d'Européens. Rappelons que Mickiewicz a fait ses études à Wilno, Académie dont Czartoryski a été le recteur.

2. LA FOI

MICKIEWICZ ET LE MESSIANISME POLONAIS

La dimension proprement politique de la poésie de Mickiewicz apparaît seulement après l'échec de l'insurrection de Novembre 1830, surtout dans la III^e Partie des *Aïeux* (1832) et dans le *Livre de la Nation et du Pèlerin polonais* (1832). Le politique est dans ces œuvres « re-fondé » sur le religieux, mais le domaine du religieux est redéfini également et s'appuie sur ce que nous avons appelé ailleurs une transcendance horizontale, c'est-à-dire la transcendance de la responsabilité de l'homme - partenaire de Dieu dans l'œuvre de la re-création du monde et des hommes. De là naîtra le messianisme polonais, développé notamment par Mickiewicz lui-même dans ses cours au Collège de France (1840-1844), et par la suite dans diverses philosophies de l'époque, dont celle d'Auguste Cieszkowski, la plus complète à cet égard.

⁸ Comp. M. Masłowski, *La pensée politique du romantisme polonais*, in : *Histoire des idées politiques d'Europe centrale*, p. 282-289, passim.

L'idée d' « évangéliser » le politique apparaît chez lui d'abord sous la forme d'une vision mystique, dite la *Vision du prêtre Pierre*, dans la III^e partie des *Aïeux*. Là, sur l'image de la Pologne crucifiée lors des partages, se superpose celle de l'annonce de la venue d'un « vicaire de la liberté visible sur la terre » :

Il bâtira sur la gloire l'immensité
De son église !
Il s'élève au-dessus des peuples et des rois,
Il s'appuie sur trois couronnes, lui-même qui n'a pas de couronnes :
Sa vie est peine des peines,
Et son titre peuple des peuples
Il est né d'une mère étrangère, son sang est celui des anciens héros,
Et son nom est quarante-et-quatre
Gloire à lui ! Gloire ! Gloire !

(v. 78-86⁹)

Sans entrer ici dans l'exégèse complexe de cette vision apocalyptique¹⁰, nous pouvons souligner que ce messie de la nouvelle chrétienté, ce Christ en costume politique, est le Vicaire de la liberté sur terre, et donc il l'instaure dans le *plérôme* de l'ordre métaphysique du monde. La liberté, cet acquis de la Révolution française était condamnée à l'époque par le Vatican comme le pêché contre le principe de l'obéissance. Ici elle devient l'attribut de Dieu. Et comme le personnage messianique apparaissait après la vision des partages-crucifixion de la Pologne, il s'agissait surtout de la liberté des peuples, du principe d'égalité évangélique dans les relations internationales. Remarquons au passage qu'il s'agissait aussi d'un idéal républicain (« sans couronne »), non violent (« il bâtira sur la gloire », c'est-à-dire non sur les armées, mais par le labeur : sa vie est « peine des peines »), et universel dans le sens du consensus universel de tous les peuples (son titre est « peuple des peuples »).

Dans *Le Livre de la nation et du Pèlerin polonais*, Mickiewicz, dans un style biblique proche de la *Parole d'un croyant* de Lamennais, légèrement postérieur au *Livre*, développera la *Vision des Aïeux* en un discours moins hermétique :

⁹ A. Mickiewicz, *Les Aïeux*, trad., préface et notes J. Donguy et M. Maslowski, éd. l'Age d'Homme, 1982, p. 234-235.

« Au commencement, il y avait la foi en un seul Dieu et la liberté régnait dans le monde »¹¹.

À la suite de l'idolâtrie moderne qui porte des noms comme *l'Honneur, la Prépondérance politique, la Souveraineté des mers et du commerce, Brodsinn ou le bien-être, l'Equilibre politique*, la liberté fut soumise au bon vouloir des despotes. Or :

« la grandeur et la force des vaisseaux sont bonnes, mais sans étoile, ni boussole [ils] ne sont rien » (p. 67).

Et :

« celui-là est le plus grand parmi les hommes qui les sert et qui se sacrifie (= se dévoue) pour leur bien » (p. 43).

Il ne s'agit donc pas de la puissance matérielle, ni des possessions les plus vastes, ni de bien-être chez soi, mais de la solidarité des peuples :

« celui qui ne sort pas de sa maison pour aller combattre le mal et l'exterminer de la face de la terre, alors le mal viendra lui-même à sa rencontre et se tiendra devant sa face (p. 87). Car partout en Europe, où il y a oppression de la Liberté et combat pour elle, là il y a combat pour la Patrie, et chacun doit aller s'y battre ». (p. 129).

Finalement seules les valeurs intériorisées décident de l'avenir des peuples :

« Chacun de vous a, dans son âme, le germe des lois à venir, et la mesure des frontières à venir. Plus vous améliorerez et agrandirez votre âme, plus vous améliorerez vos lois et agrandirez vos frontières » (p. 128).

Par la suite le poète prône une future union européenne, en évoquant, comme matrice, l'union pacifique et bienveillante de la Pologne et de la Lituanie au XV^e s. :

¹⁰ Cf. *Foi et Histoire*, in : M. Prokop (éd.), *Mickiewicz 1798 – 1998. Bicentenaire de la naissance*. Actes de la Société historique et littéraire polonaise, Paris 1998, p. 135 – 176.

¹¹ A. Mickiewicz, *Le Livre des Pèlerins polonais*, éd. l'Age d'Homme, 1982, p. 41.

« Car cette union, ce mariage de la Lituanie avec la Pologne, est une figure de la future union de tous les peuples chrétiens, au nom de la Foi et de la Liberté » (p. 58).

Cette « évangélisation » de la politique internationale aboutira à la résurrection de la Pologne puisque, on peut le supposer, le principe de la souveraineté des peuples serait reconnu universellement :

« le troisième jour, l'âme retournera au corps : la Nation ressuscitera, et délivrera de la servitude tous les peuples d'Europe. Or, comme à la résurrection du Christ, les sacrifices sanglants cessèrent sur la terre entière, ainsi à la résurrection de la Nation polonaise les guerres cesseront dans la chrétienté » (p. 62).

Il est à rappeler qu'à chaque fois, quand il est question de la nation, il s'agit d'une communauté culturelle historico-territoriale, et non ethnique, notion complètement étrangère à ce poète de l'ancienne *respublica* multiethnique et multiconfessionnelle, qui a écrit en polonais : « Lituanie, ma patrie... »¹². On peut être Lituanien, Polonais et Européen, comme on peut être Breton, Français et Européen¹³.

La notion d'éthiquer le politique reviendra encore plusieurs fois dans les écrits de Mickiewicz. Dans les cours au Collège de France, il soulignera que la chrétienté a évangélisé jusqu'à présent seulement les relations familiales et la morale individuelle, alors qu'il est temps de passer à un christianisme adulte qui induirait l'éthique dans le domaine des relations internationales. C'est très proche du raisonnement de Czartoryski, mais présenté dans un esprit non pas rationaliste et juridique, mais précisément éthique. Cette idée lui dictera également sa *Charte des principes (Skład zasad)*, préparée en 1848 pour la Légion polonaise luttant avec les Italiens pour l'indépendance de leur patrie ; elle devait servir également d'esquisse d'une future constitution de la Pologne. Il y souligne le principe d'égalité des peuples et des ethnies, des hommes et des femmes. Le principe éthique de la solidarité des peuples l'aurait poussé la même année à exhorter le pape à se mettre à la tête du mouvement de libération de l'Italie et des autres peuples. Devant la véhémence du poète, le pape aurait seulement réagi par les mots : « Piano, piano... ». Il y a lieu de penser que d'une certaine

¹² Les premiers vers de *Pan Tadeusz*, cf. trad. de R. Legras, l'Age d'Homme 1982.

¹³ L'idée particulièrement appuyée dans le poème *Do Lelewela* où il est dit : « tu es des bords de Niémen, Polonais, habitant d'Europe ».

manière Jean Paul II s'est senti héritier de cette vision de l'Eglise... Nous y reviendrons vers la fin de notre article.

Le messianisme de Mickiewicz, cette mystique de l'engagement dans la transformation de l'Histoire pour créer un univers de l'Esprit, connaîtra dans la tradition polonaise d'autres développements ou « traductions ». Tout d'abord l'écrivain le plus connu de l'époque suivante, celle du réalisme critique que l'on appelle en Pologne « positiviste », Boleslas Prus, en aura inventé dans son roman *la Poupée* (1889) une version scientiste : le savant du nom de Geist travaille sur un métal plus léger que l'air, dont la production permettrait à l'homme de voler, ce qui aurait mis aussi fin aux guerres, trop dangereuses et meurtrières désormais... L'invention technique mènerait ainsi l'humanité vers un progrès éthique. Malgré le désaveu de cette utopie par l'histoire, nous comprenons bien la visée de l'auteur qui voulait s'appuyer sur les fondations moins fragiles que l'engagement romantique passionnel.

Quelques dizaines d'années plus tard, un autre écrivain de renom que l'on a qualifié de la conscience de la nation, Stefan Żeromski, dans son roman *L'Avant-Printemps* (1924) formule une autre utopie scientiste, transposant la tradition messianique Mickiewiczienne dans la dimension sociale. Il s'agit du rêve des maisons de verre, bon marché et donc accessibles à tout le monde, dont l'invention aurait supprimé la pauvreté en Pologne... ce qui révèle au jeune héros venu de la Russie révolutionnaire le retard économique de son pays avec d'autant plus de cruauté. Mais ce rêve dessine aussi un horizon d'attente de bien-être et de dignité sociale dû à chaque homme. On ne peut dire que ce rêve nous soit étranger aujourd'hui. Ainsi l'idée d'éthiser le politique a trouvé une forme sociale plus moderne, tout en sauvegardant la continuité de la visée.

Mais avant Prus et Żeromski un autre poète a repris l'idée d'éthiser le domaine public, d'une manière personnelle et étonnamment actuelle : Cyprien Norwid.

3. LA POESIE

CYPRIEN NORWID ET LE PROMÉTHEISME DU TRAVAIL

Poète et penseur romantique tardif, à la fois critique par rapport au messianisme de Mickiewicz et cherchant à le réinterpréter dans une perspective plus moderne, Cyprien Norwid a repris les grandes métaphores de la Vision du prêtre Pierre pour leur donner un sens à la fois universaliste et quotidien. Ainsi il a transporté le débat éthique de Mickiewicz à un

niveau où ce n'est pas l'affrontement mais la coopération qui apporte à l'homme le salut. Ainsi est née sa vision prométhéenne du travail collectif.

Les métaphores Mickiewiczziennes ont influencé durablement l'imaginaire polonais. Norwid a repris celle de la « peine des peines » à un endroit stratégique de son poème philosophique le plus important *Prométhidion* (1851) :

Et je vois l'art futur en Pologne ainsi,
Qu'un *drapeau sur la tour des travaux humains*,
Non comme jouet ni comme science,
Mais *comme le plus haut des métiers de l'apôtre*
Et comme la plus humble prière de l'ange.
(...)
C'est de *l'édification en esprit qu'on édifie*,
(...) Et l'acte retentit d'un long *hosannah !...*

Non cet *acte* tatar, sanglante échelle
Sur l'échafaudage rougi de lueurs d'incendie
Dans l'empire de ce monde-ci de Caïn,
(...)
Mais le travail *de plus en plus allégé par amour*
Jusqu'à ce que le labeur des labeurs enfin s'accomplisse¹⁴.

¹⁴ *Promethidion* : *Bogumił*, vv. 333-337 ; 340, 343-346 ; 347-348 :

I tak ja widzę przyszłą w Polsce sztukę,
Jako *chorągiew na prac ludzkich wieży*,
Nie jak zabawkę ani jak *naukę*,
Lecz jak *najwyższe z rzemiosł apostoła*
I jak najniższą modlitwę anioła.
(...)
Ze zbudowania w duchu się buduje,
(...)
I rozebrzmiewa czyn długą *hosanną !...*

Nie on tatarski *czyn*, krwawa drabina
Na rusztowanie czerwone łunami
W cesarstwie *tego* tu świata Kaina,
(...)
Lecz praca *coraz miłością ulżona*,
Aż się i trudów trud wreszcie wykona.

(trad. J. Pérard, Paris, éd. Bibliothèque Polonaise, 1939, pp. 57-58).

Norwid a souvent critiqué le messianisme révolutionnaire de Mickiewicz de la dernière période pour son aspect millénariste : on ne peut construire le Royaume des cieux sur terre par la violence ; lui-même envisageait une réalisation continue d'un monde meilleur par l'effort constant de tous les hommes et de tous les peuples¹⁵.

Le travail est pour lui l'activité universelle de l'homme qui constitue la clef de voûte de la vie, de l'identité, du salut¹⁶. Bien qu'il soit le résultat du péché originel, il peut être racheté par l'amour et alors il devient moyen de co-crée le monde, facteur de salut. À deux conditions. Premièrement, de garder le lien entre le travail physique et artistique ou intellectuel (spirituel). Ce dernier consiste à construire la représentation du monde, l'artiste est le « créateur de l'imaginaire national ». Mais seul l'enracinement dans l'activité productive peut relier l'art à la réalité et lui donner une dimension sociale. À l'artiste appartient la reprise et la sublimation des rythmes, des mélodies et des idées qui sont apparues spontanément lors du travail d'un paysan ou d'un ouvrier. De cette manière il les complète, les « accomplit » et ceux-ci deviennent les outils du salut, les moyens de « transformer le globe par le feu de notre conscience¹⁷ » (*przepalić glob sumieniem*).

Deuxièmement, le salut ne peut être réalisé que si le travail est l'œuvre de l'amour. Il s'agit de l'incarnation du lien entre le travail et l'amour. Car toute la triade platonicienne du beau, du bien et du vrai s'incarne seulement grâce à l'amour. Le poète note :

« Le beau est la forme de l'Amour »
(*Prométhidion, Bogumił*, v. 115)¹⁸

ainsi que :

« ... la seconde personne
du beau, le bien... »
(*ibid.*, v. 176-177)

¹⁵ Comp. A. Walicki, *Cyprian Norwid : trzy wątki myśli*, », in : *Między filozofią, religią i polityką, Studia o myśli polskiej epoki romantyzmu*, Varsovie 1983; E. Feliksiak, *Norwidowski świat myśli*, in : A. Walicki (red.), *Polska myśl filozoficzna i społeczna*, t. I (1831-1863), Varsovie 1973, p. 545-593.

¹⁶ Comp. J. Maciejewski, op. cit.

¹⁷ « Przepalić » veut dire brûler à travers, transformer, purifier, comme dans le processus de purification de l'or.

¹⁸ *Bogumił*, v. 115, 176-177 ; *Wiesław*, v. 131 : cit. d'après : C. Norwid, *Pisma wybrane*, oprac. J. W. Gomułicki, Warszawa, PIW, 1968 ; trad. dePar la suite je donnerai seulement le titre de la partie et le verset.

ou encore :

« Et le beau est la forme de la Vérité et de l'Amour »

(*Promethidion, Wiesław*, v. 131)

L'art joue dans cette perspective le rôle d'axe, d'« étendard sur la tour des travaux humains », et il doit en même temps « émerveiller au travail » :

« Car le beau est pour émerveiller au travail

Le travail, pour ressusciter »

(*Promethidion, Bogumil*, v. 185-186).

Car l'homme en travaillant, trouve lui-même, ce qui est étonnamment proche de la pensée anthropologique moderne d'un Lorenz ou d'un Le Roy Gourhan :

- Ainsi cherchait l'Hindou, plongeant dans la granit une lampe à la main,
Et il a trouvé ce, *avec quoi il cherchait* ; - le Perse cherchait dans la poursuite,
Et a atteint ce *avec quoi il poursuivait* : - l'Égypte cherchait dans le Nil,
Et a pêché ce, *avec quoi elle pêchait* : - ainsi du Grec, et de l'Etrusque,
Et du Roman seigneur du monde, et du Parthe au cheval squameux,
Et de maints autres hommes - qui sont tant !...

(*Promethidion, Bogumil*, vv. 161-166, trad. J. Pérard)

Lorenz le formulera cent ans plus tard autrement : au moment où le singe a perçu non seulement la branche, mais la main qui attrapait la branche, la conscience de l'homme est née¹⁹. Pas tellement pour des raisons extérieures d'insertion dans le processus de production, comme dans le marxisme, mais à cause de la dynamique intrinsèque de toute invention, l'homme se forme, se construit par ce qu'il fait. C'est pourquoi le travail « allégé par l'amour » peut devenir la voie de la résurrection de l'homme collectif. La dimension éthique de cette vision des choses est contenue dans ce mécanisme même, excluant la conquête par la

¹⁹ K. Lorenz, *Trois essais sur le comportement animal et humain*, Seuil, coll. Points, 1970, p.213 passim ; *Evolution et modification de comportement*, Paris 1974 ; *L'Envers du miroir. Une histoire naturelle de la connaissance*, Flammarion, 1975 ; comp. A. Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*, t. I-II, Paris, 1964-1965.

force, mais tablant sur le développement de la conscience par l'expérience du travail. De la conscience, qui est elle aussi objet du travail d'un artiste.

L'art d'un génie prophétique, dont la figure pour Norwid était Chopin et non Mickiewicz, transforme l'expérience du travail populaire, de l'organisation nationale du travail, en *plérôme* de l'accomplissement. L'art constitue alors une nouvelle arche de l'alliance, le moyen d'actualiser constamment la dimension métaphysique immanente à la vie, la foi vive. D'ailleurs pour cela Zofia Trojanowicz considère qu'en ce qui concerne le Norwid des années cinquante, on peut parler d'un messianisme de l'art²⁰.

Malgré le caractère universel des formulations, la nation reste le lieu principal de l'activité et de la création de l'homme, et donc un grand art a toujours une dimension nationale. L'humanité est pour Norwid une abstraction, c'est la nation qui devient le médiateur des efforts des hommes et leur assure un sens. Le progrès se réalise par les acquisitions des civilisations successives de l'Inde, de l'Égypte, de la Grèce... À la Pologne sera propre le développement par l'art : Norwid parle d'une perspective polonaise. En même temps sa vision multiculturelle est proche du concept de « concert des nations » utilisé par Mickiewicz au Collège de France.

Norwid est aussi le premier en Pologne à distinguer l'identité nationale de la dimension sociale de l'homme :

« Nous sommes une société nulle.

Nous sommes un immense étendard national »²¹.

Le mot « société » est d'ailleurs ambivalent car les valeurs de l'esprit se cristallisent au niveau national (culturel) et non social. Mais sans la dimension sociale une nation ne peut exister :

« Il n'y aura rien de bon dans une nation où l'Énergie est 100 et l'intelligence est 3 »²².

Malgré l'accent mis sur le caractère médiateur de la nation, le motif principal de *Promethidion* est « l'homme éternel », concept que Mickiewicz a utilisé au Collège de

²⁰ Z. Trojanowicz, *Le messianisme de l'art de Cyprian Norwid ou la recherche de l'omniperfection*, in : *Le Prophétisme et le messianisme dans les lettres polonaises et françaises à l'époque romantique*, op. cit.

²¹ V, 437 (lettre à M. Zaleska, née Dziekońska, du 14 novembre 1862).

²² V, 473-474 (lettre à M. Sokołowski, janvier 1865).

France. L'homme éternel est ici une figure qui représente l'expérience et la sagesse déposées en couches successives lors de l'avènement des différentes civilisations. On peut donc admettre que le postulat eschatologique de Norwid affirmant que le but de l'activité de l'homme sur terre est de « brûler (= transformer) le globe avec le feu de sa conscience », va se réaliser dans la perspective de l'infini.

Il faut souligner la structure dynamique de cette pensée. Elle est toute tendue vers l'avenir, vers le devenir. Individuel, national, planétaire. Car le salut – « la résurrection » - se réalise dans le temps et grâce à l'effort actif de l'homme, à travers la sublimation de l'expérience, par l'« accomplissement » par la forme, dans l'amour de l'œuvre des mains humaines. La référence de cette perspective est constituée, disions-nous, par les métaphores messianiques de Mickiewicz, elle est à la fois polémique et complémentaire par rapport à la Vision du prêtre Pierre. Polémique, car elle oppose l'effort des générations et des civilisations de toutes les périodes de l'humanité à la vision d'un seul « sauveur ». Complémentaire, car elle interprète les symboles en les ramenant à une expérience du quotidien.

Walicki souligne le fait que Norwid postule un travail organique, pas forcément dans le sens positiviste malgré la coïncidence historique. Il parle aussi de l'héroïsme du travail qui remplacerait la lutte armée. Le plus important semble néanmoins la valorisation du présent et du quotidien²³.

Cela est indéniable. Néanmoins il faut se méfier du danger de ramener la pensée de Norwid à une perspective statique. Le poète se situe dans la perspective eschatologique et détermine les buts derniers et le dynamisme des vocations et des missions, même s'il le fait d'une manière plus discrète que les autres. Certainement il n'est pas millénariste, mais il semble qu'il serait légitime de parler dans ce cas d'un messianisme du travail collectif des peuples, (non réductibles aux Polonais), et d'un héroïsme historique, analogue à celui de Mickiewicz. La vision d'un messie personnel a été remplacée par la vision de l'effort de tous les hommes, et l'éthisation ou « christianisation » des relations entre les peuples, par le postulat d'un travail rachetant l'homme, conduisant à la « résurrection » de la terre grâce à un effort créatif et au développement de la conscience, tant intellectuelle qu'éthique.

La similitude la plus importante se situe pourtant au niveau religieux. Norwid défend, comme Mickiewicz, une vision héroïque de la religion. Dans le cas de Mickiewicz, nous avons parlé du prométhéisme chrétien, des attitudes verticales d'un dynamisme historique.

²³ A. Walicki, « Cyprian Norwid, trzy wątki myśli », op. cit.

²⁴ *Promethidion*, trad. J. Pérard, Exergue à *Bogumil* (Théophile). Les mots similaires vont être repris

Cela n'est pas autrement chez Norwid, seulement il présente sa vision non pas à travers des métaphores spatiales (la révolte ascendante contre un Dieu dans les cieux, la vision descendant comme la grâce d'en haut), mais relationnelles et dynamiques, dans un mouvement progressif :

« Non derrière soi avec la croix du Sauveur, mais derrière le Sauveur avec sa propre croix ... »²⁴

Il s'agit d'une quête à chaque fois nouvelle de la réalisation créative de sa vocation individuelle, (« porter sa croix ») en prenant la responsabilité pour le développement de l'Histoire, et non pas d'un comportement religieux stéréotypé ; il s'agit de se mettre face à face avec son destin et d'accepter consciemment cette charge. Est-ce qu'il n'est pas question, en fin de compte, du même héroïsme religieux que chez Mickiewicz, de l'engagement dans l'Histoire et de la transformation du monde, tout cela transcrit seulement en situations du quotidien de l'homme collectif ?

En dernière analyse la différence entre Mickiewicz et Norwid consiste en une autre perspective. Mickiewicz à travers sa vision eschatologique a créé en quelque sorte l'appel à incarner les buts derniers de l'humanité dans l'Histoire, à introduire dans le monde des valeurs pour qu'elles y deviennent absolues. Norwid quant à lui fait apparaître le dynamisme du travail créatif et du quotidien en tant que loi de la vie. Pour mieux l'opposer aux conquêtes superficielles des guerriers. Et pour mieux montrer de quel type d'héroïsme il s'agit. Mais, malgré différence de la forme et de ton, la structure profonde de la pensée des deux poètes semble analogue. C'est pourquoi nous avons repris le terme « messianisme » : messianisme du travail cette fois-ci.

Il a donné des nombreux développements, à commencer par Stanisław Brzozowski et sa philosophie du travail....

EN GUISE DE CONCLUSION

Nous ne pouvons suivre ici tous les développements historiques de cette idée d'éthisation du politique. Il est important toutefois, semble-t-il, d'indiquer sa survivance

dans l'Epilogue, XX : II, 245. Les paroles de l'exergue évoquent déjà cette idée.

²⁵ *Trois entretiens sur la civilisation*, trad. ici et par la suite J. Donguy et M. Maslowski.

multiforme au XX^e siècle, et notamment en ce qui concerne l'opposition démocratique en Pologne et le mouvement de Solidarność.

Son apparition a été précédée par le mouvement d'idées des intellectuels - membres du parti « révisionnistes », comme Leszek Kołakowski, du mouvement d'opposition démocratique avec des penseurs et militants comme Adam Michnik, ou des poètes et intellectuels catholiques, comme Czesław Miłosz et Józef Tischner.

Leszek Kołakowski, le père spirituel de l'opposition intellectuelle en Pologne, a intitulé son célèbre recueil d'essais de 1984 *Le diable, peut-il être sauvé ?* Or, cet ouvrage ne contient que deux essais sur le diable, le reste de l'œuvre traite de la civilisation et surtout du pouvoir totalitaire... assimilé donc, dans le titre, au diable. L'auteur est convaincu que même dans les situations désespérées d'emprise totale du pouvoir sur la vie de la société, il ne faut pas rester passif ni se laisser assujettir moralement, mais au contraire, il faut toujours tenter l'impossible et ainsi gagner son humanité responsable. Bref, il faut tenter de sauver le diable... c'est-à-dire appliquer le critère éthique au comportement politique. C'est la technique de l'opposition polonaise depuis les années 60, technique qui justifie le titre du livre.

Czesław Miłosz, idolâtré en Pologne depuis son prix Nobel, mais dont l'influence culturelle remonte à ses débuts, est persuadé du processus inéluctable du renforcement du pouvoir étatique dans la civilisation à venir qui sera celle de la « Rome de Dioclétien ». Et sa vision de l'Etat en tant qu'incarnation du Mal ne contredit certes pas la tradition polonaise :

Par l'assombrissement de la colère
par la grossièreté des réponses
par le rejet des étrangers
se trouve fondé l'Etat.

Par les hurlements dans les stades
par les bidonvilles dans les ports
par l'alcoolisme des clochards
se trouve fondé l'Etat²⁵

Le seul salut tant de l'homme que de la société face au pouvoir de l'Etat repose dans un comportement éthique de *non possumus* :

Tu n'es pourtant pas aussi faible que tu le penses,

Et même si tu étais comme un simple caillou dans un champ,
Le cours de l'avalanche est changé
Par les pierres qu'elle rencontre sur le chemin.

(*Traité de morale*)

Cette technique de lutte contre l'avalanche du totalitarisme a porté en fin de compte ses fruits. Elle a été élaborée et développée de plusieurs manières avant et pendant le mouvement de la première Solidarność des années 80, qui se nourrissait notamment du verbe de son aumônier, le philosophe-théologien Józef Tischner. Celui-ci, en renouant avec les idées de Norwid, dans son *Ethique de Solidarność* tente notamment d'élaborer philosophiquement le thème de l'éthique du travail, tellement bafoué par la pratique du socialisme réel. Or, d'après lui, le travail, de par le fait de la coopération et de l'interdépendance des divers domaines, a un caractère dialogique et peut être soumis au critère du vrai et du faux. Ainsi les mineurs qui ajoutent de la pierraille dans les convois de charbon pour obtenir des primes, commettent un mensonge qui aura des répercussions sur l'ensemble de la vie du pays... L'éthique du politique, l'éthisation, consistent donc à rétablir la vérité du processus économique qui est en même temps un processus social. Il est le terreau de la construction de la personnalité. C'est aussi la meilleure voie pour lutter contre *l'homo sovieticus* qui s'est installé subrepticement dans les mentalités.

La lutte contre le totalitarisme passe donc par la restauration avant tout de la dignité de l'homme et de son identité culturelle. C'était particulièrement clair pendant le premier voyage de Jean Paul II en Pologne après son élection à la charge pontificale.

Le mécanisme social du temps de la première Solidarność avait un caractère culturel, mais ses impulsions étaient multiples. Rappelons que le mouvement de l'opposition a pris un caractère populaire à partir de la première visite de Jean-Paul II en Pologne en 1979 et - ce qu'on n'évoque jamais - à partir du sacrement de la confirmation du peuple polonais qu'il a célébré à cette occasion, sacrement d'appel de l'Esprit Saint sur la Pologne. Or, un tel sacrement n'existe pas normalement, puisqu'il n'y a jamais eu d'accord quant à l'existence des personnes collectives comme la nation, ce que ce rite implique pourtant. L'Eglise a fait alors appel à la tradition romantique en minorant la symbolique de l'Etat et en majorant celle du peuple. Le pape, en parlant de l'amour de la patrie, a paraphrasé alors la *Grande Improvisation des Aïeux* (qui se termine chez Mickiewicz par un blasphème). Il est difficile d'exprimer plus fortement la conviction du caractère religieux du lien culturel (comp. aussi le discours du pape à l'UNESCO). Mais cette affirmation peut être renversée : le lien religieux

acquiert alors un caractère culturel. Ce qui ne veut pas dire : relatif. Les transformations religieuses s'inscriraient plutôt dans la longue durée, pour reprendre la terminologie de Braudel, et les culturelles dans la durée moyenne. Mais les modèles des valeurs, inscrites soit dans les traités théologiques soit dans les œuvres culturelles, auraient une nature commune, celle de *la foi acculturée*. Qui serait une articulation culturelle des valeurs universelles. Ainsi l'Histoire rencontre la théologie et la littérature.

*

*

*

Notre propos nous conduit à souligner le dénominateur commun du politique, du religieux et du culturel, au moins du point de vue anthropologique. Ce dénominateur c'est la foi acculturée, qu'il faut distinguer de la religion (traitée dans ce cas-là comme un système institutionnel d'encadrement idéologique de la société). La foi par contre réside alors dans l'implication personnelle, l'engagement dans la réalisation des valeurs traitées consciemment ou inconsciemment comme absolues. Or, s'il n'y a pas de religion sans valeurs et sans engagement, leurs mutations successives sont exprimées le mieux dans les arts et codifiées dans les modèles culturels des comportements qui, à leur tour, déterminent une politique donnée.

La religion, tellement soucieuse du *continuum* de la tradition semble immuable. Alors les changements viennent de l'extérieur : des blasphémateurs (comme Mickiewicz), ou des athées. Les poètes ou penseurs contemporains qui ont influencé d'une manière importante les attitudes morales des Polonais sont Zbigniew Herbert qui se déclare agnostique, Czesław Miłosz qui aime se présenter comme hérétique, ou encore le philosophe athée Leszek Kołakowski. Ce sont eux qui expriment et forment la foi du Polonais contemporain, en influençant certainement les transformations plus lentes de la pensée religieuse.

L'exemple du romantisme polonais est très parlant à cet égard, car il a créé un modèle culturel de l'identité personnelle ainsi que de l'attitude héroïque face à l'Histoire, reposant sur un consensus éthique. Il a relié durablement l'éthique au politique et le religieux au culturel ; et donc aussi : le religieux et le culturel au politique²⁶. La tâche d'éthiser le domaine du politique a fait naître un modèle d'attitude paradoxal, ou, pour le dire autrement, tensionnel.

²⁶ Cette idée est développée dans mon étude *La synthèse religieuse de Mickiewicz*, in : F.-X. Coquin, M. Maslowski (dir.), *Le Verbe et l'Histoire. Mickiewicz, la France et l'Europe*, Institut d'Etudes Slaves - Maison des sciences de l'Homme - UNESCO, Paris 2002.

Car ce modèle implique une mystique... de l'engagement politique et social, de l'activisme historique, de l'auto-création. Il est fondé sur une vision de la transcendance intériorisée dans le monde et dans l'homme, soit en tant que « loi naturelle » (Czartoryski), soit en tant que principe de la foi active de la recréation du monde (Mickiewicz), soit en tant que lieu de la « résurrection » de la dignité de l'homme par le travail (Norwid), ce qui lui donnera la force de résister face à l'oppression de l'Etat totalitaire au XX^e siècle. L'homme est perçu comme responsable de la destinée collective dont chacun porte une parcelle du poids.

Ce type de lien entre l'éthique et le politique n'est pas propre à la seule culture polonaise, mais à la tradition de la plupart des pays de l'Europe du Centre-Est. Les expressions en sont multiples, depuis la célèbre phrase de Thomas Masaryk « plutôt Christ que César », à travers le concept « d'antipolitique » de György Konrad, jusqu'aux diatribes d'Adam Michnik écrites en prison sur le fondement éthique du politique. Il s'installe aussi de plus en plus dans les usages des organismes internationaux, car l'"  vang lisation " de la politique internationale, c'est ce qu'on appelle aujourd'hui la prépondérance des droits de l'homme sur la souveraineté des  tats et le droit d'ingérence pour raisons humanitaires.

Mais ce discours sur l'éthique du politique s'entend moins en Europe du Centre-Est, voire plus du tout, depuis 1989, depuis qu'il ne sert plus l'opposition à un régime totalitaire. Survivra-t-il à l'épreuve de la liberté et du jeu démocratique et capitaliste, si féroce, on le sait bien, à l'Occident ? En tout cas dans la pensée culturelle de la Pologne et des autres pays de cette région, ce principe est bien ancré : celui du fondement du politique sur le socratique soin de l'âme qui seul donne un sens à un régime, à un mouvement, à une vie.